

Bernard LE CALLOC'H

LES HONGROIS DANS LA CHRONIQUE DE RAOUL GLABER

Le royaume de Hongrie est né au commencement du XI^e siècle avec le règne d'Étienne I^{er}. À cette époque, il n'y avait pas en France deux hommes en mesure d'en écrire l'histoire. Le moine bourguignon Raoul Glaber a été alors le seul à rapporter dans son Histoire universelle les événements les plus marquants qui se sont déroulés en Hongrie de 900 à 1046, grâce au réseau d'informateurs qu'étaient les pèlerins, les voyageurs et surtout ses confrères de l'ordre de Cluny. Son œuvre, qui comprend cinq gros volumes, est une source historique précieuse parce qu'elle est pratiquement unique, même si elle est souvent imprécise, anecdotique, semée de digressions oiseuses et d'inexactitudes. Le présent article reprend, avec les commentaires qui s'imposent, les passages des volumes I, III et V qui se rapportent respectivement aux incursions du X^e siècle, à la conversion des anciens nomades païens à la religion chrétienne et aux troubles qui suivirent la disparition d'Étienne, sous Pierre Orseolo puis Samuel Aba.

Raoul Glaber est l'un des rares chroniqueurs du XI^e siècle français et certainement le meilleur. Il est l'auteur de plusieurs écrits qui nous sont restés, notamment d'une *Histoire universelle* en cinq livres qui lui a valu la célébrité, lors même que son interprétation des faits historiques était vivement critiquée par certains.

Il était le fils cadet d'une famille bourguignonne aisée de la région d'Auxerre, sur laquelle on ne sait rien de précis. On pense qu'il naquit vers 985, alors que régnait en Hongrie le Grand Prince Géza (971-997), père du futur saint Étienne, et que la Bourgogne, depuis qu'au IX^e siècle Boson l'avait rattachée à la Provence, formait le royaume d'Arles. Le souverain en était alors Conrad le Pacifique (937-993). Malgré le surnom qui lui fut donné, il est demeuré mémorable pour la

guerre acharnée qu'il fit aux bandes de cavaliers hongrois qui dévastaient le pays du nord au sud. Il finit par l'en débarrasser.

D'humeur volontiers vagabonde, d'un tempérament sinon fougueux, du moins peu fait pour la vie contemplative, Raoul fut envoyé encore enfant par son père au monastère bénédictin de Saint-Germain-d'Auxerre, afin d'y apprendre le *trivium* puis le *quadrivium*, c'est-à-dire la somme de tout ce qu'il convenait de savoir en ce temps d'ignorance générale. Sans véritable vocation religieuse mais faisant finalement contre mauvaise fortune bon cœur, il se résigna à y prononcer ses vœux parce que c'était alors l'usage dans les familles dotées de plusieurs garçons qui souhaitaient se débarrasser du plus jeune et s'assurer du même coup, pensait-on, la bienveillance divine. Quoique plutôt indiscipliné et porté à l'agitation, il révéla très vite des qualités intellectuelles qui le firent remarquer de l'écolâtre et de ses professeurs. Elles lui donnèrent la chance d'échapper ainsi à la monotonie de la vie claustrale et à la médiocrité ambiante. Formé à la lecture des manuscrits des maîtres carolingiens qui avaient fait dans tout l'Occident la réputation de la célèbre école monastique, il donna bientôt la preuve de ses dons littéraires, ce qui l'amena à se consacrer essentiellement à la rédaction de travaux historiques.

Au physique, on ne sait de lui qu'une chose, à savoir qu'il n'était pas seulement chauve mais glabre, dépourvu pratiquement de pilosité, d'où le nom sous lequel il est connu dans l'Histoire. Cette singularité ne fut pas sans poser quelque problème quand il devint clerc, car il ne put recevoir la tonsure que symboliquement et d'aucuns se posèrent très sérieusement la question de savoir s'il était vraiment un homme.

Entré dans l'ordre de saint Benoît à l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, il aurait pu vraisemblablement y passer toute sa vie à l'abri de la clôture sans se poser de questions, comme le faisaient la plupart de ses semblables. Mais c'était compter sans son goût des voyages et du changement. C'est pourquoi on le retrouve successivement au prieuré de Moûtiers-en-Puisaye, dont il ne reste plus aujourd'hui que l'église paroissiale, puis à Champeaux, en Brie, où l'ancienne abbaye Saint-Léger deviendra plus tard la collégiale Saint-Martin que l'on peut encore admirer de nos jours. Il séjourna ensuite à Bèze, en Dijonnais, où l'on peut voir les ruines de l'abbaye fondée là au VII^e siècle. Il n'y resta pas bien longtemps, préférant se rendre à Cluny dans l'entourage d'Odilon (994-1049), l'un de ses abbés les plus

illustres. Puis il vint rejoindre à Saint-Bénigne de Dijon Guillaume de Volpiano, qui avait été à Cluny le disciple de Mayeul, prédécesseur d'Odilon, et en avait soutenu les réformes, faisant de Saint-Bénigne le second centre du rayonnement spirituel clunisien. Raoul Glaber s'attacha à ce moine lombard d'une personnalité puissante qui mourut à Fécamp en 1031 en odeur de sainteté et fut d'ailleurs bientôt canonisé. La Vie de Guillaume qu'il écrivit servit de principale référence au saint dicastère romain chargé d'instruire le procès en canonisation.

C'est alors qu'il était revenu à Cluny que Raoul Glaber entreprit, sans doute sur le conseil d'Odilon, d'écrire une histoire universelle. Certes, il n'avait pas l'ambition de couvrir les événements du monde entier. Il croyait du moins pouvoir étendre son récit à toute la partie occidentale de l'Europe, au delà des frontières de l'Empire et du royaume de France, avec parfois quelques incursions vers l'Orient byzantin. Ainsi s'explique que cet écrivain du XI^e siècle commençant ait été le premier à évoquer de façon précise des faits historiques relatifs au tout nouveau royaume de Hongrie. Il acheva cette œuvre monumentale en 1047, alors qu'il avait dépassé la cinquantaine et que saint Étienne de Hongrie était déjà mort depuis neuf ans. Il s'éteignit vers 1050 à Saint-Germain-d'Auxerre, où il fut inhumé dans la crypte auprès de ses frères en religion, sans autre pompe que celle que l'Église réservait au plus humble de ses serviteurs.

Son œuvre n'a pas la clarté classique, loin s'en faut, qu'on aimerait découvrir dans une chronique historique qui se veut, en principe, le reflet aussi fidèle que possible de la réalité. Mais nous sommes au XI^e siècle et l'auteur est un moine au moins aussi soucieux de préoccupations théologiques et apologétiques que de vérité objective ; un moine, du reste, qui s'adresse d'abord à ses confrères et non pas aux laïcs, réputés ignares à juste titre ; en outre, un auteur qui s'efforce à la littérature et agrmente son récit de digressions passablement oiseuses. C'est donc une masse plutôt confuse, rédigée sans grand respect de la chronologie, dans laquelle on trouve de nombreuses réflexions touchant à l'organisation de la société et au rôle de l'Église, cherchant à deviner la main de Dieu dans les événements qu'il relate : famine, épidémie, apparition d'une comète, par exemple. Selon lui, le désordre de la vie n'est qu'une apparence qu'il convient de déchiffrer.

La première partie, qui vise à définir ce qu'il nomme « la quaternité » de Dieu, a longtemps passé aux yeux des historiens pour une

élucubration de gyrovague, en raison de son obscurité. Mais en dépit de son aspect effectivement abscons, cette longue réflexion sur la divinité est loin d'être dépourvue d'intérêt, si l'on veut bien tenir compte de l'époque où elle a été rédigée et des circonstances auxquelles Cluny ainsi que l'ensemble du monde monastique étaient confrontés, aux premiers temps de la dynastie capétienne, et en Hongrie aux premiers temps de celle des Arpadiens.

Bien qu'on y relève des inexactitudes, voire des invraisemblances, force est de constater que l'Histoire de Raoul Glaber est relativement bien documentée, à tel point qu'on doit penser que le réseau des prieurés et des abbayes de l'ordre de Cluny devait être aussi, d'une certaine manière, un réseau d'informations. Dans la mesure où les moines étaient amenés à circuler d'un établissement à un autre pour les besoins de l'Ordre, dans la mesure aussi où nombreux étaient les pèlerins qui visitaient Cluny en toute saison et où, de la sorte, des contacts étaient constamment entretenus avec toutes les régions de France et de l'étranger, le chroniqueur disposait d'une manne de renseignements suffisante pour broser un tableau assez complet de la situation, tant présente que passée, en ces temps de communications lentes et difficiles.

Il est heureux que cette Histoire, qui fut l'œuvre d'un seul homme et non d'un *scriptorium*, ait pu être composée au milieu des troubles du XI^e siècle pour la compréhension des événements intervenus en Europe autour de l'an Mil et jusqu'au delà de la millième année de la Passion de Jésus Christ (1033), de façon à faire, si l'on peut dire, la liaison avec les grandes chroniques des temps carolingiens (Angibramme, Hilduin, Hincmar, saint Bertin...) et celles qui plus tard décriront les croisades (Guillaume de Tyr, Robert de Clary, Raymond de Saint-Gilles, Foucher de Chartres, Guibert de Nogent, puis Joinville et Villehardouin).

Toutefois, aucune de celles-ci n'a de prétention à l'universalité. Il s'agit toujours de récits limités à une région, à une ville, voire à un monastère. Elles n'englobent pas l'ensemble du continent, car la notion d'histoire continentale était alors beaucoup plus restreinte qu'aujourd'hui. C'est bien pourquoi les Histoires rapportées par Raoul Glaber en font de beaucoup l'auteur clunisien le plus riche d'intérêt, même s'il ne prend pas toujours la peine de vérifier l'authenticité de ses assertions. Son témoignage est de toute façon celui d'un homme à

l'esprit curieux et sagace qui s'accommode manifestement assez mal des contraintes de la vie monastique.

Il raconte avec talent, et souvent avec verve, ce qu'il apprend ici ou là, ce qu'il voit de ses yeux ou ce qu'il entend dire autour de lui, sans se poser de questions embarrassantes, car il est convaincu de l'inspiration céleste qui l'habite. C'est à lui que l'on doit une belle image passée à la postérité, selon laquelle la floraison d'églises, petites ou grandes, que connaît alors l'Europe en voie de rapide christianisation et qui se traduit partout par l'épanouissement du premier art roman, est comme un merveilleux manteau blanc dont elle se couvre pour honorer le dieu rédempteur.

Voici donc à présent les passages des livres I^{er}, III et V de l'histoire universelle de Raoul Glaber qui se rapportent aux Hongrois, dans la traduction qu'en a faite François Guizot, suivis des commentaires qu'ils nécessitent.

LIVRE I^{ER}, CHAPITRE 5

De plus, dans la succession des temps, la vengeance divine, pour punir les fautes et les péchés des hommes, suscita des sujets de discordes entre les rois des Francs et des Saxons, et cet incendie embrasa tout pendant longtemps ; car Dieu, dans les secrets de sa justice, avait voulu affliger les peuples des Gaules d'une plaie épouvantable.

Enfin, le prince des Hongrois, profitant de ces divisions, vint avec toute l'armée de sa nation faire une irruption sur les frontières des Gaules. Il ravagea jusqu'à deux fois ce malheureux pays, fit main basse sur les Saxons et les Gaulois, et en emmena beaucoup avec lui, après avoir pillé et enlevé tous leurs biens, sans trouver aucun obstacle.

Ce fléau dura jusqu'à ce que les princes des deux royaumes de Saxe et des Gaules fussent, avec l'aide de Dieu, réunis par les liens de la parenté et d'une religion commune. En effet, la race des premiers rois s'étant éteinte, et leur haine avec eux, l'univers, sous des rois amis, put reflourir dans la paix, et le royaume du Christ conquérir partout les tyrans purifiés dans les fonts sacrés du baptême.

Les Hongrois eux-mêmes, après avoir commis tant de crimes, et porté tant de fois la désolation chez les peuples, convertis enfin, avec

leur roi, à la religion catholique, sacrifèrent volontairement leur propre bien pour le Christ, eux qui s'étaient habitués à ravir celui des autres ; et ces hommes qui pillaient autrefois les Chrétiens, et les emmenaient en captivité pour leur servir d'esclaves quand ils les rencontraient sur leur passage, les accueillent à présent comme leurs frères ou comme leurs propres enfants.

Commentaire

« discorde entre les rois des Francs et des Saxons »

Il serait plus exact de parler des rois de Francie et de Germanie. En tout état de cause, l'empire carolingien s'est effondré avant la fin du IX^e siècle, alors que, à l'Est, les tribus hongroises, poussées par les Petchenègues, s'apprêtent à franchir la chaîne des Carpathes. En 843, les fils de Louis le Pieux ont dû consentir à partager en trois l'héritage de leur père. C'est le traité de Verdun, qui sera la cause d'innombrables conflits. Dans un ultime effort, Charles le Chauve s'est emparé de la couronne impériale, mais son neveu et successeur, Charles le Gros, a vainement tenté de réunifier l'empire. Il est finalement déposé. Tandis que les derniers Carolingiens se maintiennent coûte que coûte, au milieu du chaos, en Germanie jusqu'au moment où le Saxon Otton réussit à se saisir de l'héritage de Charlemagne, à l'ouest, en Francie, une nouvelle dynastie apparaît avec l'élection de Hugues Capet en 987, élection à laquelle un certain Gerbert a beaucoup contribué. Ce dernier sera bientôt le pape de l'an Mil, celui qui offrira sa couronne à Étienne, le premier roi hongrois.

« le prince des Hongrois »

Il s'agit de Taksony, qui sera effectivement élevé à la dignité de Grand Prince à la mort de Fajsz, au lendemain du désastre d'Augsbourg, en 955. Mais, pour le moment, il conduit une vaste campagne de pillage et de brigandage avec quatre autres chefs de guerre ou de tribu : Bulcsu, Lehel, Sur et Csaba, afin de tirer le meilleur profit des agissements de Conrad le Roux, duc de Lorraine, qui a levé l'étendard de la révolte contre Otton le Saxon. Les Hongrois se sont engagés à son service contre argent comptant et entreprennent de dévaster toute la région qui va du nord de la France et de la Lorraine proprement dite à la Belgique actuelle, non sans dépouiller au passage de leurs trésors

églises et monastères. Les opérations ont commencé au début de mars 954 par la traversée du territoire allemand, rendue aisée par la trahison de Luidolf, duc de Souabe, bien que ce dernier ne soit rien moins que le propre fils d'Otton.

« avec toute l'armée de sa nation »

La campagne de 954 comporte effectivement cinq armées, mais ce terme ne doit pas faire illusion. Les armées dont il s'agit ne sont pas seulement composées de combattants. Il y a à leurs côtés et à leurs arrières un grand nombre de palefreniers et de conducteurs de chariots qui en constituent la logistique. Les cavaliers n'ont avec eux que des armes légères et n'emportent aucun bagage, qui les gênerait dans leurs courses. Leur tactique repose, en effet, sur la surprise et la rapidité, alors que les chariots où s'entassent le butin et les provisions, sont par nature d'autant plus lents qu'ils sont tirés par des bœufs et que les routes de l'époque, jamais entretenues, sont dans un état de dégradation avancée.

Au demeurant, Raoul Glaber exagère bien évidemment quand il assure que l'on est alors en présence de « toute l'armée ». En réalité, les expéditions de pillage ne sont menées que par une fraction plus ou moins importante des tribus, car il faut occuper le pays d'origine et y garder assez d'hommes en état de porter les armes pour parer à toute agression extérieure ou à toute révolte intérieure. Il est du reste, très rare qu'une incursion comporte à la fois cinq chefs de guerre, et que de ce fait elle soit en mesure de « couvrir » en quelques jours une province entière. Celle de 954 représente une exception. Grâce à cette division en cinq corps distincts, les agresseurs peuvent tantôt demeurer groupés et frapper avec la plus grande vigueur et tantôt se séparer pour mener des opérations dispersées, en fonction des richesses dont ils veulent se saisir et de la résistance que les habitants sont éventuellement en mesure de leur opposer.

« jusqu'à deux fois »

C'est le cas de la Lotharingie que les Hongrois sont déjà venus ravager en 926, quand ils sont remontés de la trouée de Belfort, au sud des Vosges, vers la vallée de la Meuse et Verdun, puis par la forêt d'Argonne jusque dans les Ardennes belges.

« il en emmène beaucoup »

Au cours de leurs incursions, les Hongrois ne font pas seulement main basse sur les objets du culte et les riches vêtements sacerdotaux, ils capturent également des hommes, qui font partie du butin dont ils s'emparent, car ils ont besoin d'esclaves pour garder leurs troupeaux, travailler leurs terres et faire tourner leurs moulins. Pendant la marche, ils les attachent par grappes aux chariots et les mènent au fouet. Toutefois, s'ils redoutent une rébellion, notamment quand les hommes sont en grand nombre et se montrent indociles, il leur arrive de les massacrer sur place pour ne garder que les femmes et les enfants, moins capables que les hommes de constituer pour eux une menace. Il ne faut pas oublier que, à mesure qu'ils avancent dans leurs raids et s'éloignent de leur base de départ, ils accumulent un butin toujours plus important et donc plus encombrant qui alourdit les chariots et ralentit leurs mouvements. Ils n'hésitent pas alors à se débarrasser des esclaves de sexe masculin, considérés comme les plus à même de les mettre en péril pendant leurs déplacements, singulièrement sur la route du retour.

« sans trouver aucun obstacle »

Ce n'est pas toujours le cas, certes, mais ce l'est en 954 puisque le duc de Lorraine Conrad le Roux non seulement ne fait rien pour les empêcher de détruire sa province mais les paye au contraire pour qu'ils la dévastent sauvagement.

« la race des premiers rois s'étant éteinte »

Effectivement, en Germanie, la dynastie ottonienne se substitue aux derniers Carolingiens en 936 avec l'avènement d'Otton I^{er}, cependant qu'en Francie Hugues le Grand, qui en 940, à la mort de Louis IV, a rendu hommage à Otton, prépare l'élection de son fils et l'avènement de la dynastie capétienne. En revanche, l'assertion de Raoul Glaber, selon qui ces changements ont été « purifiés dans les fonts du baptême » relève d'une illusion ou bien d'une grande méconnaissance de l'histoire des temps mérovingiens. Il y a alors quatre siècles et plus que les Francs ont été christianisés (le baptême de Clovis et de trois mille de ses soldats date de 496), et près de trois qu'il en va de même pour les Germains de l'ouest et du nord.

« les accueillent comme leurs frères »

Il est de fait qu'à partir du règne d'Étienne I^{er} (1001-1038), les pèlerins des pays occidentaux qui désirent se rendre en Terre sainte peuvent le faire par la voie terrestre, plus sûre que la voie maritime à travers la Méditerranée. Les Hongrois, encore peu christianisés à l'avènement de ce roi, le seront presque intégralement à sa mort. Vers 1018 il a adressé à son fils Imre, appelé à lui succéder, une série de recommandations sous le titre « *De institutione morum* », que les Hongrois traduisent généralement par *Intelmek*, ou « exhortations ». Celles-ci visent à fonder le droit du nouvel État chrétien et feront même un jour partie intégrante du *Corpus juris hungarici*. Il y ouvre son royaume à quiconque veut y entrer, soit pour s'y installer à demeure, soit pour rejoindre Jérusalem et visiter le tombeau du Christ. Il conseille à son héritier de leur fournir ce dont ils ont besoin pour accomplir leur long trajet et de se montrer envers eux aussi charitable que miséricordieux, comme il le fera lui-même en toutes occasions jusqu'à sa mort. Il établit, du reste, sa capitale à Székesfehérvár¹, qui est la principale étape sur la route des pèlerinages vers l'Orient, le long de la vallée du Danube.

LIVRE III, CHAPITRE I^{ER}

Au même temps, les Hongrois qui habitaient les bords du Danube furent convertis avec leur roi à la religion chrétienne. Ce prince reçut à son baptême le nom d'Étienne et devint très bon catholique. Il épousa la sœur de l'empereur Henri. À compter de ce moment, tous les pèlerins d'Italie et des Gaules qui voulaient visiter le temple du Seigneur à Jérusalem, renoncèrent à s'y rendre par mer, comme auparavant, et préférèrent passer par les États de ce roi. Grâce bientôt aux soins d'Étienne, la route devint très sûre. Il accueillait comme des frères tous ceux qui se présentaient, et leur faisait des présents magnifiques. Cette conduite déterminait une foule innombrable de

¹ Székesfehérvár, à trente-deux kilomètres au sud-ouest de Budapest, dans le comitat Fejér.

nobles et d'hommes du peuple à entreprendre le pèlerinage de Jérusalem.

Commentaire

« l'empereur Henri »

Il s'agit de Henri II, fils du duc de Bavière Henri le Querelleur, qui lui succéda en 995 et connut une carrière particulièrement brillante en s'appuyant sur le haut clergé et les moines. En 1002, à la mort d'Otton III, il fut élu roi de Germanie avec le soutien des évêques. En 1004 il le fut de la même manière roi d'Italie. En 1014 il fut sacré empereur d'Occident par le pape Benoît VIII. Il fut même canonisé en 1146 par le pape Eugène III. Il était effectivement le frère de la reine Gisèle de Hongrie.

« des présents magnifiques »

À part les cadeaux protocolaires qui pouvaient s'échanger à l'occasion du passage d'un prince étranger, l'histoire ne décrit pas les présents « magnifiques » dont parle Raoul Glaber. Il semble qu'il fasse simplement allusion au fait que, sur ordre d'Étienne I^{er}, l'on fournissait en abondance aux voyageurs des vivres, du vin, du fourrage pour les chevaux, ainsi que des abris contre les intempéries, mais les conditions d'existence, dans ce pays qui sortait à peine du semi-nomadisme des temps païens, étaient des plus rudimentaires. Le plus souvent les pèlerins trouvaient refuge dans les monastères, quand il y en avait. Mais si l'accueil était chaleureux, la chère y était maigre et fort médiocre.

LIVRE V, CHAPITRE I^{ER}

Henri avait hérité des droits de ses parents sur le royaume d'Austrasie ; il venait aussi de donner aux Huns un roi de son choix, nommé Abbon ; tous les marquis et comtes d'Italie et de Germanie briguaient à l'envi l'honneur d'être soumis à son pouvoir souverain. Il méritait bien cet empressement. En effet, il était d'une affabilité pleine de charmes, d'une libéralité rare, et de la modestie la plus humble.

Jamais il ne se laissait emporter par les mouvements d'un fol orgueil. Aussi avait-il su se faire aimer au loin de tout le monde.

Commentaire

« *Henri avait hérité des droits* »

Ce personnage n'est pas Henri II, dont il a été question plus haut, mais Henri III le Noir, fils de l'empereur Conrad II. Il régna comme roi de Germanie, puis comme empereur du Saint Empire de 1039 à 1056 et fut donc le contemporain de Raoul Glaber. Il avait été couronné roi de Germanie du vivant de son père, mais ne le devint effectivement qu'en 1039, soit un an après la mort d'Étienne de Hongrie. Il était d'humeur conquérante et dominatrice. C'est pourquoi, après avoir mis au pas Břetislav, prince de Bohême, il s'immisça dans les affaires intérieures hongroises à la faveur du mécontentement que ne tarda pas à provoquer la conduite insensée du successeur d'Étienne, Pierre I^{er} Orseolo. Celui-ci ayant été détrôné, il l'imposa par la force après sa victoire de Ménfő² (1044) et le rétablit à la tête du royaume, non sans avoir obtenu de lui un acte effectif d'allégeance et de subordination qui faisait de la Hongrie une province satellite du Saint Empire. Une nouvelle rébellion entraîna cette fois la mort du traître, auquel succéda aussitôt André I^{er}, fils aîné du prince arpadien Vazul, ou Vászoly. Henri III réagit à ce nouveau coup par l'envoi d'une armée en Hongrie, laquelle fut bientôt contrainte à une retraite désastreuse qui s'acheva en déroute.

On ne sait trop sur quoi repose l'opinion exagérément favorable que Raoul Glaber a de Henri le Noir. En tout cas, affirmer qu'il avait « su se faire aimer de tout le monde » est une évidente absurdité.

« *les Huns* »

C'est la seule fois que Glaber nomme les Hongrois des « Huns » dans sa chronique. Pourquoi ? Dans quelle intention ? Sans doute par dépit et pour venger la chrétienté des terribles ravages qu'ils ont commis naguère dans les Gaules et singulièrement en Bourgogne, sa province bien-aimée.

² Ménfő, à quatre kilomètres au sud-ouest de Győr, dans le comitat Győr.

« *le royaume d'Austrasie* »

L'Austrasie fut, sous la dynastie mérovingienne, ainsi nommée par opposition à la Neustrie, ou royaume occidental. Elle s'étendait sur ce qui, après la traité de Verdun, devint la Lotharingie, ou royaume de Lothaire, et avait Metz pour capitale. Elle apparut à la mort de Clovis (511), et fut réunie pour plusieurs décennies en 553 à la Neustrie, dont elle se sépara sous Dagobert I^{er}, en 623. Érigée en duché sous Pépin d'Herstal, elle fut à l'origine de la dynastie carolingienne et disparut de ce fait en 751 en tant qu'entité politique. C'est donc par erreur et, une fois de plus, par méconnaissance de l'époque mérovingienne, que Raoul Glaber en parle comme d'un royaume existant encore au XI^e siècle. En réalité, il s'agit de la partie centrale de l'ancienne Lotharingie qui couvrait la Lorraine, le Luxembourg, la Belgique et une partie du Nord de la France actuelle.

« *un roi nommé Abbon* »

C'est de Samuel Aba dont Raoul Glaber veut parler. Il confond ce nom hongrois avec celui d'Abbon, moine du couvent de Saint-Germain-des-Prés, qui raconta le siège de Paris par les Normands en 885-886 dans un poème latin intitulé « *De bellis Parisiacae urbis* » et mourut vers 953 ; ou même plus sûrement avec celui de l'abbé du monastère de Fleury-sur-Loire, théologien, chroniqueur, conseiller et ambassadeur des rois Hugues Capet et Robert le Pieux, qui fut canonisé comme martyr de la foi.

C'est, en effet, Samuel Aba, beau-frère par alliance d'Etienne I^{er} et palatin du royaume (*nádor*) qui fut choisi par les Grands du royaume pour succéder à Pierre Orseolo, après que celui-ci eut été détrôné en 1041. On sait que l'empereur Henri III vint alors à la tête d'une armée, composée d'Allemands et d'Italiens, rétablir Pierre par la force et qu'il écrasa celle de Samuel près de Ménfő le 5 juillet 1044. Réfugié dans sa région d'origine, la moyenne vallée de la Tisza, il mourut

assassiné près de Füzésabony³ et fut inhumé par les siens dans le cloître d'Abasár⁴ qu'il avait fondé.

LIVRE V, CHAPITRE 4

La même année, les Hongrois se révoltèrent contre son autorité ; il les attaqua, remporta sur eux des victoires éclatantes, les subjuga et les rendit tributaires.

Commentaire

« *des victoires éclatantes* »

En réalité, il n'y en eut qu'une et elle n'eut rien d'éclatant ni de glorieux, ayant été obtenue par la soudaine défection d'une partie des troupes de Samuel. Elle aboutit à un second couronnement de Pierre à Székesfehérvár, couronnement qui provoqua la stupeur générale puisque Pierre n'hésita pas, non seulement à se déclarer personnellement vassal de Henri, mais à lui remettre les insignes de sa souveraineté. Cela revenait, comme le fait remarquer Raoul Glaber, à faire du royaume de saint Étienne un État tributaire du Saint Empire romain germanique.

LIVRE V, CHAPITRE 5

La nation des Hongrois se révolta pour la seconde fois contre le roi, et se disposa à lui livrer bataille. Le prince marcha contre eux, quoique son armée fût bien inférieure en nombre. Mais comme il avait mis en Dieu toute sa confiance, il ne craignait pas d'en venir aux mains. Toutes ses troupes ne formaient pas plus de six mille hommes, et l'on comptait dans le camp des Hongrois deux cent mille hommes armés. Le roi avait avec lui un grand nombre d'évêques et de clercs

³ Füzésabony, à vingt kilomètres au sud d'Eger, dans le comitat Heves.

⁴ Abasár (autrefois Sár), à six kilomètres à l'Est de Gyöngyös, dans le comitat Heves.

qui l'accompagnèrent sur le champ de bataille, par attachement pour lui, mais sans être armés.

Quand le combat fut engagé, les Hongrois se trouvèrent enveloppés de ténèbres si épaisses, qu'ils pouvaient à peine reconnaître leurs compagnons qui combattaient à leurs côtés. La troupe du roi était au contraire placée sous le soleil le plus éclatant, qui l'éclairait tout entière et brillait devant elle. Elle déploya dans cette action un grand courage, fit un carnage effroyable des ennemis, et les mit entièrement en déroute, sans éprouver de perte considérable. Le roi, après avoir enlevé aux ennemis un riche butin, et rétabli l'ordre dans son royaume, revint triomphant dans ses États.

Commentaire

« se révolta pour la seconde fois »

Informés de la trahison de Pierre et de la mainmise allemande sur la vie publique du royaume, les deux fils de Vazul, Levente et André, qui vivaient en exil à Kiev, rassemblèrent une armée de mercenaires varègues et, à l'automne 1046, se dirigèrent vers la Hongrie. Au même moment, une révolte générale éclata à l'instigation de tous ceux qui haïssaient la nouvelle religion et souhaitaient en revenir au paganisme. Pierre, abandonné de la plupart de ses amis, tenta de gagner l'Autriche, cependant qu'André montait sur le trône.

Cela est, comme on le voit, fort éloigné des inventions de Raoul Glaber, qui imagine Pierre, soutenu par Dieu et de clergé, victorieux d'une armée hongroise forte de deux cent mille hommes, chiffre ridiculement exagéré, cela va sans dire. Les sources historiques ne disent rien de semblable. À aucun moment elles ne présentent l'armée hongroise comme ayant rassemblé un aussi grand nombre de soldats en armes. Elles ne disent pas davantage qu'elle aurait été mise en déroute.

« des ténèbres épaisses »

Raoul Glaber n'échappe pas au défaut de tous les chroniqueurs de ces époques lointaines, qui consiste à donner pour certaine, sous des formes diverses, l'intervention divine dans les actions les plus critiquables, voire les plus réprouvées, des hommes. Dans le cas qui nous occupe, il est possible qu'une nappe de brouillard ait joué momenta-

nément un rôle dans le déroulement de la bataille, comme ce fut le cas à Austerlitz en décembre 1805, mais aucune autre source n'y fait allusion, pas plus, d'ailleurs, qu'au soleil brillant qui aurait illuminé l'armée de Pierre.

« *revint triomphant dans ses États* »

Il n'y revint pas du tout, puisqu'il mourut après avoir été aveuglé par les seigneurs hongrois qui l'avaient capturé près de Zámor⁵, dans les derniers jours de septembre 1045.

RÉSUMÉS

The Hungarians in Rodulfus Glaber's chronicle

The Hungarian kingdom arose in Europe at the very beginning of the XI century with the reign of Stephen the First. In those remote old times there was only one man in France who could write on the kingdom's history, the Burgundian monk Ralph Glaber. In his famous five-volume *World History*, he among other things reports on the most outstanding events which took place in Hungary between 900 and 1046 A.D., inasmuch as he could be informed of them by his brethren in Christ, members of the worldwide order of Cluny, and by pilgrims and other travellers. His books are in general relatively well documented, though rather confused and sometimes inaccurate. The present article gives, with the necessary comments and rectifications, the passages concerning Hungarian history in the I, III and V volumes. They deal respectively with the incursions of the Hungarians during the X century, the conversion to Christianity of the heathen nomads, and the wars which broke out after Stephen's death under Peter Orseolo and Samuel Aba.

A magyarok Rudolf Glaber krónikájában

A magyar királyság a XI. század elején, I. István uralkodása idején alakult meg. Abban az időszakban francia földön csak egyetlen ember emlékezett meg erről, a burgund születésű benedekrendi szerzetes, Glaber Rudolf. Ötkö-

⁵ *Zámor* (écrit aujourd'hui *Zámoly*), à dix kilomètres au nord de Székesfehérvár, dans le comitat Fejér.

tetes Egyetemes Történelmében írta le a 900 és 1046 között Magyarországon előforduló és tudomására jutott legfontosabb eseményeket. Aránylag jól értesült ember volt, információit az Európa-szerte elterjedt Cluny-i rend tagjaitól és a sok zarándoktól szerezte. A maga nemében jóformán egyedülálló krónikáját a történészek igen értékes dokumentumnak tartják, noha sokszor pontatlan, homályos és megbízhatatlan. Írásunk a művének első, harmadik és ötödik kötetében előforduló magyar témájú fejezeteket mutatja be és magyarázza: a magyarok nyugateurópai kalandzásait, a pogány nomádok megtérítését, végül az István halála után, Orseolo Péter, majd Aba Sámuel korában kitört bel- és külviszályokat.